

L'ANGE GABRIEL,  
JOURNAL POLITIQUE, HISTORIQUE, LITTÉRAIRE, etc.



OCTIDI, 8 Nivôse, An VIII.

*Tria sunt omnia, et ipsum ter in omnem partem se diffundit.* ARISTOT. l. 1. de Cælo.

*Reclamations par les mécontents de la ville de Guérande. — Leurs dispositions en cas de refus. — Réponse du commandant républicain. — Confirmation des bruits en Angleterre pour une expédition sur les côtes de France. — Forcés qu'on prétend y débarquer. — Courier expédié pour le rappel des déportés à Oléron. — Préparatifs pour une fête brillante ordonnée par Bonaparte. — Annonce de la paix conclue avec les mécontents aux environs d'Angers. — Observations critiques sur le dernier tableau de David.*

*Ce Journal qui paroît tous les jours, est du prix modique de 11 francs pour trois mois; de 21 francs pour six mois; et de 40 francs pour un an franc de port. On sera libre de ne souscrire que pour un mois, en payant 4 fr. On envoie les lettres et l'argent, affranchis, à l'adresse du directeur de l'Ange Gabriel, rue du Cimetière-St. André-des-Arcs, n°. 9, à Paris.*

ITALIE.

*Venise, 11 frimaire.* Les 34 cardinaux qui composent le conclave, sont LL. EE. Mgrs. Albani, doyen, le duc d'York, Antonelli, Valenti, Caraffa, de Zelada, Calcagnini, Onorati, Gioannetti, Gerdil, Martiniani, Mattei, Archetti, Joseph Doria, Bellinsoni, Chiaromonti, Livizzani, de Lorenzana, Busca, Borgia, Caprara, Dugnani, Vincenti, Maury, de Prétis, Pignatelli, Roverella, della Somaglia, Antonio Doria, Breschi, Carandini, Flangini, Ruffo et Rinuccini. Le nombre des cardinaux vivans est de 45; les 11 qui manquent sont LL. EE. Mgrs. Migazzi, de la Rochefoucault, de Frakenberg, de Rohan, Hertzan, Cadece-Zurlo, Ranuzzi, Gallo de Mendoza, Montmorenci-Laval, et de Sentmanat y Cartella.

ANGLETERRE.

*Londres, 30 frimaire.* La grande flotte, autrement dit la flotte de la Manche, est toujours dans nos ports. Le lord Bridport ne paroît point disposé à céder sa place à l'amiral St.-Vincent.

*L'expédition pour les côtes de France* n'étoit, il y a quelques jours, qu'un bruit assez accrédité, mais sans aucun caractère d'authenticité; aujourd'hui on en parle avec toute la confiance de la certitude. On a beau rappeler l'expédition de Quiberon et l'expédition plus récente de la Hollande, personne n'ose en douter.

Il est certain que tous les régimens qui avoient reçu ordre de se rendre en Irlande sont contre-mandés, et ce contre-ordre ne s'explique que par l'expédition sur les côtes de France.

Cette tentative, s'il en faut croire nos politiques, sera la plus grande que notre gouvernement ait encore osé hasarder jusqu'ici. On espère débarquer 100 mille hommes, anglais, russes, suisses et français.

Le capitaine Taylor, secrétaire du duc d'York, se rend à Pétersbourg pour y conclure un nouveau plan de traité subsidiaire.

PARIS, 7 nivôse.

Le gouvernement a expédié un courrier hier soir qui porte le rappel de tous les déportés qui se sont rendus à Oléron. Carnot, Barthélemi, Duplantier, Portalis et Dumas sont aussi rappelés.

Le citoyen Sieyes a écrit la lettre suivante à la commission des anciens, le 4 nivôse au soir :

« Citoyens représentans, le ministre de la justice vient de m'adresser une expédition de la loi du premier de ce mois, qui me décerne une récompense nationale.

« Permettez que je me présente à vous, pénétré de sensibilité et de reconnaissance pour une marque aussi honorable de votre estime ».

Salut et respect.

Signé SIEYES.

Bonaparte vient de commander une fête qui coûtera deux cents mille francs, et qui rappellera, dit-on, par sa magnificence, les beaux jours de Louis XVI. L'individu chargé d'en diriger les apprêts, et qui nous est connu, a dit qu'il falloit 3 mois pour les achever. On en conclut que nous serons tous contents à cette époque.

Le bureau central vient d'adresser au ministre de la police générale un rapport sur la nécessité de supprimer ces infâmes établissemens connus sous le nom de *Maisons de Prêt sur nantissement*, dont la multiplication prodigieuse atteste la misère publique. Si l'on commençoit par faire cesser celle-ci, on détruiroit bientôt celles-là.

Le citoyen Lombard-Tarado remplace le citoyen Thurot au secrétariat du ministère de la police générale. Le citoyen Desmarets est chargé de la police secrète, et le citoyen Duclosal remplace le citoyen Desmarets.

On dit que le grand consul a eu peu d'influence sur les élections qui ont été faites par les conservateurs, notamment par le tribunal. Il avoit désigné plusieurs personnes qui n'ont pas été acceptées: il a témoigné qu'il n'étoit pas satisfait de certains choix sur lesquels il y auroit en effet beaucoup à redire.

Une lettre d'Angers, du 2, annonce que la paix devoit être conclue le même jour entre MM. d'Audigné, Debourmonit, Dequenais et le général Hedouville. L'officier



( 2 )  
qui nous transmet ces détails étoit chargé de la part de ce dernier d'en porter la nouvelle à Rennes.

— On écrit d'Agen, du 27 frimaire, que les insurgés se renforcent près de Saint-Foy, département de la Gironde. Le général Vidalot va s'y porter avec des troupes. Les administrations centrales de la Gironde et de la Dordogne se concertent avec lui pour le même objet, principalement pour que les troupes des deux départemens puissent au besoin passer de l'un dans l'autre, mesure dont on se promet beaucoup de succès.

— On écrit de Nantes : Non seulement les royalistes ont envoyé Philippe à Nantes pour réclamer Guérande comme leur propriété ; mais encore Desol, un de leurs chefs dans la partie de Guérande, ainsi que Sécillon, viennent d'écrire au citoyen Grosbon, commandant de l'arrondissement de Guérande, pour réclamer l'évacuation de cette ville par les troupes républicaines, et la mise en liberté de deux royalistes, qui étoient entrés à Guérande sous la sauvegarde de la loyauté réciproque.

La première lettre, signée de Desol, porte pour titre : *Au commandant des troupes républicaines, qui, au mépris de la suspension d'armes, vient d'envahir Guérande.* Elle est datée du 14 décembre 1799 (23 frimaire).

Il y est dit : « Que l'occupation de Guérande ne peut être regardée que comme une hostilité formelle ; et que, si on ne s'empresse de la réparer, il va se mettre à même d'y répondre en repoussant une attaque par une attaque ».

Desol, en demandant l'évacuation de Guérande, réclame aussi la remise en liberté des deux royalistes.

Il termine en disant qu'il a annoncé cette agression formelle au général de l'arrondissement et aux autres généraux royalistes, les prévenant aussi de la rupture de la suspension d'armes qui doit s'ensuivre.

La deuxième lettre adressée aussi au commandant des républicains à Guérande, en date du 15 décembre 1799 (24 frimaire), est de Sécillon, commandant en second, qui réclame aussi l'évacuation de Guérande, la mise en liberté des deux royalistes, et la reddition de l'argent et armes pris sur eux par nos soldats ; savoir : sur l'officier, 50 francs au moins, une paire de pistolets à canon de cuivre, dit espingoles, une ceinture, et sur le chasseur, un petit écu.

Le *post-scriptum* de cette lettre accuse la réception des deux royalistes, mais réclame de nouveau ce qu'ils avoient sur eux.

Cette lettre est pleine de menaces : Sécillon y annonce que les chefs, instruits de l'insulte commise sur la personne des deux royalistes, font marcher des troupes et de l'artillerie. « Si vous n'évacuez Guérande de suite, dit-il, nos bayonnettes suivront nos mesures ».

Elle rappelle les ordres du général Delarue et du général Hédouville, relativement à la suspension d'armes ; reproche cette double infraction, et observe que 400 républicains qui ont passé depuis peu au milieu des royalistes, ont été protégés par eux (chefs), qui se sont mis eux-mêmes dans les rangs, pour empêcher toute insulte ; et qu'ils espéroient qu'une telle conduite de leur part, en méritoit autant de la nôtre. Il termine en disant : « Les royalistes n'ont rien à se reprocher ! ils aiment la paix ; mais ils savent faire la guerre ». Suit le *post-scriptum* dont nous avons parlé.

Le commandant républicain, Grosbon, a répondu ainsi : « Liberté, égalité. — La république ou la mort. — Guérande, 24 frimaire, au 8<sup>e</sup> républicain. — A MM. Desol » et Sécillon : j'occupe Guérande, en vertu des ordres du général ; j'y resterai ; je méprise les menaces qui me sont faites. — Grosbon ».

#### *Les prêtres des montagnes du Vivarais à Bonaparte.*

Es-tu un ange, un démon ou un homme ! Es-tu envoyé pour consoler la terre ! C'est ainsi que nous nous sommes écrié, lorsque ton nom est venu frapper les échos des montagnes qui nous servent de retraite. Mais la renommée nous a parlé du bien que tu voulois ; nous avons tous élevé les mains au ciel pour ta conservation.

Tu as porté l'espoir dans l'âme des malheureux. Nous ne nous sommes pas encore présentés devant toi ; la longue habitude du malheur nous le fait supporter patiemment. Soulage d'abord ceux qui ne savent pas souffrir.

Quand tu auras fermé toutes les plaies de la patrie, ta justice viendra aussi sécher nos larmes. Nous ne te dirons pas ce que nous avons souffert. Au milieu des orages de la révolution, le ciel fut quelquefois serein pour les autres français ; mais la foudre gronda toujours sur nos têtes. Apprends, illustre général, qu'il y a en France une nombreuse classe d'hommes pour lesquels il n'y a point eu de 9 thermidor, à qui il n'est point encore permis de se réjouir du 18 brumaire.

Les échafauds de la terreur ont immolé ceux de nos compagnons qui avoient survécu aux poignards de septembre, d'autres sont morts de misère et de désespoir dans les cachots ; les persécutions et les monstres de la Guyane ont dévoré un grand nombre d'entre nous ; ceux qui ont échappé aux déserts de Sinamary languissent dans les déserts pestilentiels de l'île de Rhé ; les autres, bannis de leurs foyers, sans appui et sans asyle, errent dans les campagnes comme la feuille que le vent a détaché de la forêt. Mais que l'avons-nous dit ! Le ciel entendra-t-il nos plaintes. Devons-nous songer à nos maux, quand le chef de l'église, ce pontife dont tu révérais la vieillesse, ô Bonaparte ! vient de mourir dans l'exil et dans les fers ? Que Dieu reçoive les louanges de ses serviteurs dans les antres des montagnes qui sont devenus ses temples, et qu'il bénisse l'autel couvert de mousse sur lequel nous lui offrons notre résignation.

Nos ennemis nous accusent d'avoir fomenté des troubles ; c'est au dieu de la concorde que nous adressons nos prières. Obéir sans restriction, souffrir sans murmure, voilà la doctrine des chrétiens. Depuis dix ans on nous persécute, on nous emprisonne pour nous rendre parjures. La tyrannie a cru que la pensée étoit dans son domaine. On nous a demandé, le glaive à la main, des sermens de haine, à nous à qui l'évangile défend de haïr ! Notre crime, ô Bonaparte ! fut d'aimer l'ordre que tu rétablis, et de n'avoir pas porté notre encens devant les idoles que tu viens de briser.

Plusieurs de nos frères d'infortuné qui erroient en Italie, ont trouvé au milieu de tes victoires un appui dans ta justice. Guerrier généreux et tolérant ! tu respectois l'opinion des vaincus, tu pensois que les idées religieuses étoient un besoin élémentaire de tous les peuples ; tu protégeas l'évangile aux rives du Tibre et du Pô ; tu accueillis les prêtres de Mahomet sur les bords du Nil ; tu ne seras pas moins juste et généreux dans ta patrie, et les français attendent du consul la justice que les nations vaincues ont obtenue du général.

Nous ne te demandons pas des trésors ; nous vivons de légumes et de racines comme ces anachorètes dont tu foulois naguères la cendre dans la Thébade. Nous ne te demandons pas des honneurs : depuis dix ans nous cachons notre vie dans les déserts ; nous te demandons la liberté, mais c'est moins pour nous (car nous savons être libres



dans les fers) que pour le peuple qui te redemande ses prêtres, ses consolateurs.

Nous t'implorons pour ta propre gloire, ô Bonaparte! car ta gloire exige que l'éloquence de Bossuet ne soit plus exilée sous le chaume, et que Fénélon ne soit plus traîné par des gendarmes. Souviens-toi que lorsque la postérité te jugera, une seule larme versée injustement sous ton consulat pèsera plus dans la balance que les vaines acclamations d'un peuple enivré. Entends déjà l'envie qui ne parle que de ce que tu n'as pas fait. Tu sais qu'on regarde à peine le soleil lorsqu'il est sur l'horizon, mais tout le monde y porte les yeux lorsqu'il s'éclipse; achève donc ton ouvrage; veille sur le sort d'un peuple long-tems malheureux, et laisse à la religion le soin de le consoler.

#### V A R I É T É S.

##### *Sur les Sabines du peintre David.*

Si l'on imaginoit de parler de cette grande production du plus vanté de nos peintres, avant que de l'avoir vue, on ne manqueroit pas d'en faire une description tout aussi étrangère que le titre qu'il lui a donné. Les Sabines font sans doute une partie essentielle du trait d'histoire qu'il a voulu représenter, mais elles ne sont pas le principal objet de son tableau, sur le premier plan duquel on ne voit que Romulus et Tatius en combat singulier. Il est vrai qu'entre ces deux combattans survient Hersilie; mais elle n'est là que comme un personnage secondaire qu'on ne regarde qu'après que l'œil, revenu de sa surprise, commence à se porter sur les détails.

Nous ne croyons pas devoir rappeler à nos lecteurs ce passage de l'histoire romaine que le chef-d'œuvre du citoyen David nous retrace; il a voulu faire une suite et un pendant au magnifique tableau dans lequel le Poussin a représenté l'enlèvement des Sabines. Personne n'ignore que les premiers romains manquant de femmes, voulant peupler leur ville, et ne méritant point assez l'estime de leurs voisins pour obtenir leurs filles en mariage, les enlevèrent au milieu d'une fête religieuse à laquelle ils avoient attiré leurs pères avec elles. Les Sabines devinrent épouses et mères chez leurs ravisseurs; elles s'attachoient déjà même aux Romains et à Rome; lorsque le ressentiment des Sabins éclata. Tatius, leur roi, parvint à s'introduire avec eux dans la citadelle du mont Capitolin; les Romains se mettent en marche pour les y attaquer; les Sabins en descendent; le combat s'engage dans la plaine, ceux-ci ayant à leur tête Mettius-Curtius, et les Romains Hostus-Histulus. Ce dernier succombe, les romains sont en déroute; mais Romulus, par un stratagème heureux, les retient et les fait retourner au combat que Curtius continue à soutenir avec avantage; alors Romulus, appelant à lui l'élite de sa jeunesse, se présente lui-même à Curtius et l'attaque: déjà celui-ci rétrograde, l'armée romaine fond sur celle des sabins qui résistent avec force. Sur ces entrefaites, les sabines encouragées par le conseil d'Hersilie que Tite-Live n'a cependant point mise en scène, les sabines accourent, les cheveux épars, s'élançant au milieu des traits qui volent de tous côtés; en présentant les enfans qu'elles avoient eus des romains, elles se jettent avec eux parmi les soldats pour les séparer et les unir. C'est Hersilie que le peintre amène la première, et qu'il fait parler seule au nom de toutes, d'une manière languissante et raisonneuse dans sa brochure, et peut-être aussi dans son tableau. Dans Tite Live, au contraire, toutes parlent à la fois, précipitamment, et tour-à-tour aux Romains et aux Sabins; elles disent à ceux-ci: « Vous dont nous sommes

les filles; » et à ceux-là: « Vous, nos époux... nous vous conjurons de ne point vous souiller par le massacre de vos gendres, et vous par le meurtre de vos beaux-pères. Vos enfans, fils des uns, petits-fils des autres, auront-ils donc la honte éternelle d'être issus d'une race de parricides? Ah! Romains, si elle vous déplaît tant cette alliance que par nous vous avez faite avec les Sabins; Sabins, si le mariage contracté par nous avec les Romains vous cause tant de regrets, dirigez contre nous toutes vos fureurs, parce que dès-lors c'est nous qui sommes la cause de cette guerre par laquelle vont être immolés à la fois nos pères et nos époux. Plutôt périr de vos mains que de vivre orphelines ou veuves après vous avoir vu périr les uns par les autres! »

A ces paroles douloureuses énergiquement prononcées, à cette scène déchirante, imprévue, les armes tombent des mains des combattans; un silence profond annonce l'émotion générale et prélude à quelque magnanime résolution: les chefs s'avancent de part et d'autre; les Romains et les Sabins font un traité de paix; et ce généreux élan de la piété filiale, de l'amour conjugal et de la tendresse maternelle réunies, rapproche et confond tout-à-coup dans les liens de l'amitié la plus étroite deux nations prêtes à s'entre-détruire.

Dans ce récit, conforme à celui des historiens, on voit que ce n'est point avec Tatius, comme le peintre le suppose, que Romulus en vint aux prises, et qu'il ne put y avoir alors de combat singulier entre les chefs. Le principal objet du tableau est donc une licence de son auteur. Il pouvoit se la permettre, le *quidlibet audendi* lui en donnoit le droit; mais non content d'offenser la vérité, pouvoit-il outrager les mœurs par le cynisme effronté qu'il a mis dans la nudité de ses principaux personnages? Son Tatius qui, dans la force de l'âge et de la nature, se présente en face dans la position la plus propre à faire ressortir toutes les formes de la virilité, et son Romulus qui, joignant la grace de la plus belle jeunesse à la vigueur de cet âge, tourne le dos au spectateur, forment le spectacle le plus grossièrement indécent; et cependant il est offert à l'admiration publique! Et cependant des femmes viennent, d'un air tout-à-fait familier, en présence d'une multitude d'hommes, fixer sur lui des regards en qui l'on est bien surpris de ne plus voir aucune pudeur! et cependant des mères, des pères (nous l'avons vu) amènent leurs jeunes filles devant cette épouvantable obscénité, et se plaisent à jouir des mouvemens convulsifs qu'elle imprime à la prunelle de l'innocence!....

C'étoit bien déjà trop qu'elle ne pût être conduite sans danger dans le jardin de nos ci-devant sages, où des nudités impures bravent si insolemment les regards de la pudeur; mais encore ces marbres sans couleur ces bronzes sombres et tristes, ne faisoient pas cette illusion dangereuse que produit une toile où, par les couleurs de la nature, l'art du peintre donne la vie à des sujets licentieux. Le citoyen David le savoit donc bien puisqu'il a cru nécessaire de justifier la nudité de ses héros (*Voyez la brochure qu'il fait vendre*). Il cite en sa faveur des autorités qu'on peut lui contester, même cette médaille sur laquelle il a vu Romulus revenant nud et chargé des armes du roi Acron qu'il vient de tuer, comme si cette médaille incertaine qui n'a pu être frappée que long-tems après cette époque, et qui peut-être encore représente tout autre personnage, pouvoit démentir l'histoire tres-formelle sur ce point. Tite-Live dit positivement que Romulus, vainqueur d'Acron, revint à la tête de son armée *revêtu d'une robe de pourpre*.



Le citoyen David veut-il quelque chose de plus décisif contre l'inconvenance historique et morale de ses nudités ? Qu'il ouvre Plutarque, qu'un peintre auroit dû mieux lire, il y verra (*in vit. Rom.*) que ce monarque avoit même en horreur les nudités, tellement qu'il décerna la peine de mort contre tout homme qui seroit convaincu de s'être laissé appercevoir nud par une femme. Et quand le citoyen David viendra nous dire, que par ses obscénités, il a voulu peindre les mœurs antiques avec une telle exactitude, que les romains voyant son ouvrage, ne l'eussent pas trouvé étranger à leurs coutumes, nous lui répondrons qu'il les calomnie, qu'il ne les connoit pas, et nous le renverrons encore à Denis d'Halicarnasse (lib. 58, hist. rom.) lequel nous assure que cette loi pénale qui atteste la décence de Romulus se maintint en vigueur et subsistait encore du tems d'Auguste. Ces dieux que l'antiquité représente nuds, le citoyen David ne sait-il pas qu'ils n'étoient point exposés à tous les regards, et qu'on les tenoit soigneusement enfermés dans un sanctuaire où les jeunes personnes n'étoient point admises. Ils pensoient, ces romains bien plus austères que les républicains à la Chaumette, ils pensoient que la pudeur de la jeunesse est comme la fleur d'un tendre arbrisseau qui promet d'excellens fruits, et que la flétrir par l'impression inévitable de pareils objets, c'est dessécher en cette fleur le germe de mille qualités précieuses pour la patrie; c'est trahir l'espoir de la société, c'est détruire toute vertu à sa naissance. Platon ne connoit qu'un siècle où l'exposition des nudités eût été permise; c'est celui de l'âge d'or (*in polit.*); eh! certes, le citoyen David n'ignore pas combien nous en sommes éloignés.

Les artistes qui viendront examiner son tableau, ne diront-ils point qu'aucune de ses Sabines n'a dans l'expression, cette énergie, cette activité de sentiment, cette subtilité de pathétique que leur démarche suppose; qu'il n'y a rien de vraiment romain dans le langage de leur pythionomie; que son Hersilie sans feu, sans effroi, n'est qu'une amante languoureuse qui prie tendrement Romulus de ne pas s'exposer à la rendre veuve. Cette femme qui ne sait que pleurer à ses pieds, exprime fort bien une désolation commune, mais non point celle qu'agrandit le désespoir dans une ame forte, en une telle circonstance. L'élan de cette mère qui monte sur des débris d'architecture pour montrer aux Sabins l'enfant dont elle est devenue mère, est parfaitement dans le style de l'action; mais ces débris semblent déplacés dans un pays sauvage où les beaux arts étoient encore inconnus. La vieille femme qui dévoue sa poitrine au fer du soldat, ne pouvoit se trouver parmi celles que les romains n'avoient enlevé que pour en faire des épouses et des mères. La jeune femme qui embrasse le genou de Tatin nud, produit une toute autre impression que celle de l'attendrissement. Un critique, plus sévère que nous, disoit à nos côtés, que dans toutes on ne voit qu'une douleur sans élévation, un sentiment sans enthousiasme, un chagrin sans ame: ce qui tendoit à faire croire que le pinceau de l'artiste n'avoit pas été conduit par cette grande et céleste sensibilité, nécessaire au sujet, et sans laquelle il n'est point de vrai génie.

Lorsqu'on devoit voir sur le visage des deux héros, cette agitation de la surprise et de l'incertitude qui les fait passer de la fureur à l'amitié, pourquoi ne voit-on qu'une inertie qui tient de la stupide insensibilité? Tatin est-il autre chose qu'un ignoble gladiateur, et Romulus qu'un Narcisse sans dignité? L'indécision est encore dans

leur attitude, le javelot est encore suspendu, incertain s'il frappera; pourquoi donc la question se trouve-t-elle décidée dans l'acte du capitaine de la cavalerie romaine, qui, devant la résolution de son maître, remet déjà le glaive dans le fourreau? Du moins il reste dans son rôle, ce vieux sabin qui, se dressant sur la pointe des pieds, balance ses mains en l'air pour calmer les siens déjà très-calmes, bien que, par cette espèce de *Quos ego*, il ressemble un peu trop au président d'un club agité, qui veut y rétablir la paix.

Et ces soldats romains, ils rappellent à merveille nos fêtes du Champ de Mars, lorsqu'en signe d'allégresse ils élèvent sur leurs piques et leurs sabres des casques et même des bonnets semblables à ceux que les ridicules imitateurs de David peignirent naguères sur tous nos murs, au sommet de nos tours: quoique cette espèce de coiffure fat même inconnue chez les romains, il est touchant de voir déjà sous le bonnet rouge dont quelques-uns sont ici coiffés, les souches et les ayeux de ces Brutus d'autrefois qui furent les patrons encore plus que les modèles de nos Brutus d'aujourd'hui. Ceux-ci ne peuvent que savoir gré au citoyen David de ce que, par reconnaissance de tant de belles choses dont eux-mêmes nous ont gratifié comme venant des romains républicains, il a donné la décoration des républicains français à des romains qui, de fait, ne sont encore que des royalistes.

Nous ne contesterons pas plus le droit qu'il a de faire payer la vue de son tableau, qu'il ne contestera celui de le critiquer à ceux qui par là même en ont acheté le privilège. Un artiste est maître de lever le tribut que la curiosité publique consent à lui payer. Le prix d'entrée, la vente de son inutile brochure, produiront au citoyen David bien au-delà de ce qu'eut pu lui donner pour payer son chef-d'œuvre, le financier le plus opulent, le prince le plus magnifique. Il n'en est pas besoin lorsqu'on obtient de ses égaux une récompense aussi copieuse: on la reçoit comme celle-là même de la nation; et c'est ainsi que de préférence le peintre lui a consacré généreusement son chef-d'œuvre; à l'exemple de Zeuxis, auquel il se compare, il ne pensoit point qu'il y eût de particulier en état d'eux payer la valeur.

Bourse du 7 nivose.

Rent. pr. 11 f. 75 c.	Bon 114. . . . . f
Tiers con. 19 f. 88 c.	Bons d'arrérage 93 f. 75 c.
Bons 213 1 fr. c.	B. pour l'an 8. 62 f. 75 c.
B. 314.	
Amsterdam. . . . .	Gènes. . . . . 4 f. 50 c.
Cour. . . . . 56 5/8 57 5/8	Livourne. . . . .
Hambourg. . . . . 191 1/2 189 1/2	Bâle . . . . . 314 p. 314 p.
Madrid . . . . . 7 f. 25 c.	Lausanne. . . . .
Cadix . . . . . 7 f. 25 c.	
Lyon. . . . . pair 25 j.	Bordeaux. . . . . 1 pert. à v.
Marseille. . . . . pair 30 j.	Montpellier . . . . . pair. 25 j.
Café Martinique. 2 f. 85 c.	- d'Anvers. . . . . 2 f. c.
S. Dominique . . . . . 2 f. 60 c.	Savon de Marseille. 1 f.
Sucre d'Orléans. 2 f. 5 c.	Eau-de-vie 316. . . . . 325 à 330 f.

Spectacles du 8 nivose.

THEATRE DE LA REPUBLIQUE. L'abbé de l'Épée.  
 FRYDEAU. La petite Nanette, les Voisins.  
 OPERA-COMIQUE. Ariodant; le Délire. L. 9, Concert.